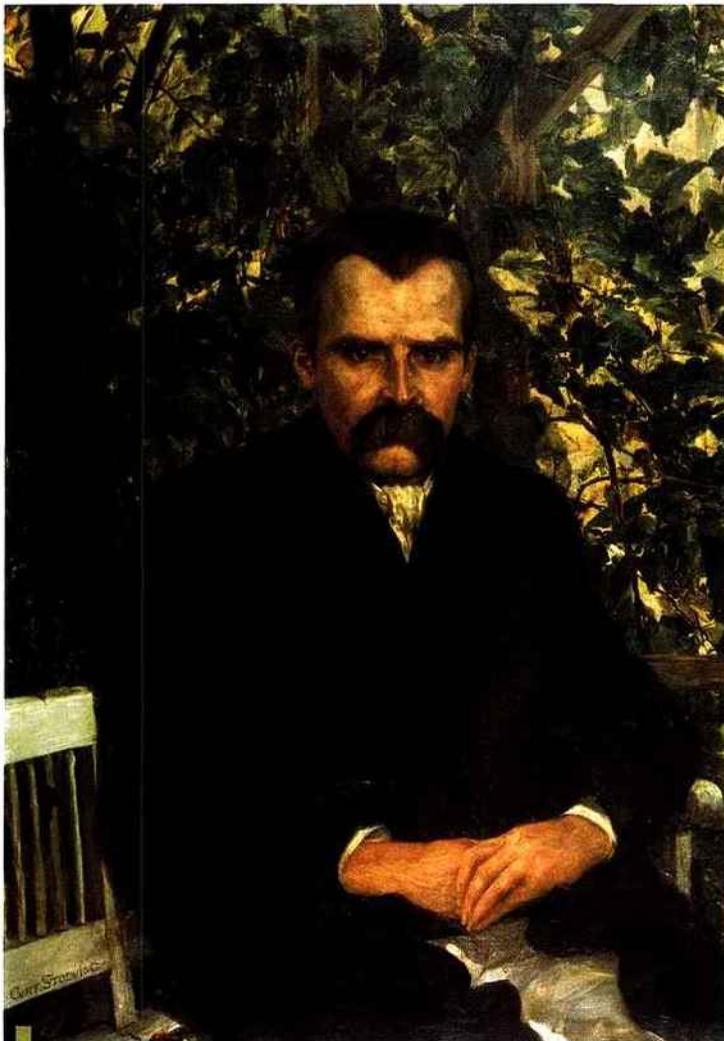


NOTIONS CLÉS : LA VÉRITÉ – LA MORALE

NIETZSCHE

JEUNE PRODIGE UNIVERSITAIRE, NIETZSCHE DUT POURTANT RENONCER À L'ENSEIGNEMENT EN RAISON D'UNE SANTÉ FRAGILE. PÈRE DU NIHILISME, OU PLUTÔT DES NIHILISMES, ET AUTEUR DU FAMEUX « DIEU EST MORT » TROP SOUVENT RÉDUIT À UNE SIMPLE PROCLAMATION D'ATHÉISME, IL REMET EN QUESTION LES SYSTÈMES MORAUX ET LEURS VALEURS.



BIOGRAPHIE

15 octobre 1844. Naissance à Röcken. **30 juillet 1849.** Mort de son père. **1868.** Rencontre Wagner. **1872.** *La Naissance de la tragédie*. **26 août 1881.** Révélation « mystique » de l'éternel retour. **1884.** Publication des parties I et II d'*Ainsi parla Zarathoustra*. **3 janvier 1889.** Nietzsche s'effondre inconscient sur la place Carlo Alberto de Turin. **25 août 1900.** Mort à Weimar.

L'œuvre de Nietzsche est jalonnée d'essais autobiographiques. Il n'a pas quatorze ans qu'il rédige une première notice sur sa vie ! A trente-cinq ans, il confesse : « Mes ouvrages [...], c'est moi qu'ils contiennent, *ego ipsissimus*¹ » et, peu avant la crise de Turin qui devait le plonger définitivement dans le silence, *Ecce Homo* est un dernier retour lucide et exalté sur sa vie et son œuvre. Soit. Mais quelle vie ? Dans *Nietzsche contre Wagner*, on lit cette remarque poignante : « Quand à la longue maladie qui me mine, ne lui dois-je pas infiniment plus qu'à ma bonne santé ? Je lui dois une santé supérieure, que fortifie tout ce qui ne tue pas ! Je lui dois ma philosophie. Seule la grande douleur affranchit tout à fait l'esprit². » Celui qui n'a eu de cesse de proclamer dans son œuvre les droits supérieurs de la vie créatrice, de l'esprit libre et du philosophe-artiste fut en fait un philosophe valétudinaire !

La musique contre le deuil

« Je suis né comme plante, près du cimetière. Comme homme, dans un presbytère³. » Le père, Karl Ludwig Nietzsche, avait été nommé pasteur de Röcken ; en hommage à son bienfaiteur, et aussi parce que son fils était né le jour de l'anniversaire du roi, il l'appela Friedrich-Wilhelm. Alors que le petit Frédéric n'avait pas cinq ans, ce père « délicat, aimable et morbide⁴ » mourut d'un « ramollissement cérébral ». Peu après survint la mort du petit frère, Joseph. Aussi Nietzsche devait-il toujours regarder avec douleur son enfance : « Je ne sais rien qui soit moins désirable que l'enfance et la jeunesse⁵. » Choyé par sa jeune mère et admiré par sa sœur cadette,

Nietzsche fit de brillantes humanités au célèbre collège de Pforta. Vers neuf ans, il apprît le piano et se mit à composer. La musique, à la fois moyen d'expression de sentiments indicibles et remède pour supporter ce que la vie avait de monstrueux, fut son premier refuge : « Là où je n'entends pas de musique, tout me semble mort » (à sa mère, le 17 avril 1863).

La philologie comme échappatoire

Bien qu'irrésistiblement attiré par la musique, ayant même composé une cinquantaine de pièces musicales, Nietzsche renonçait au sortir du collège à une carrière de musicien. Etudiant à Bonn, il s'inscrivit en théologie. Mais signe parmi d'autres qu'il avait perdu la foi, il ne s'intéressait à la théologie que pour ses aspects philologiques. Aussi Nietzsche choisit-il finalement cette dernière discipline. Il y connut son premier maître, Friedrich Ritschl, sous la houlette duquel il devint un jeune philologue hors pair au point que son professeur réussit à le faire nommer à vingt-cinq ans comme professeur à Bâle. Nomination d'autant plus exceptionnelle que Nietzsche n'avait pas rédigé de thèse ! Ritschl le décrit à ses collègues universitaires comme un véritable « phénomène ». A Bâle, en gage de fidélité à l'Université qui le recrutait, il abandonna sa nationalité prussienne et devint un apatride. Quant au fond, il savait qu'il n'était pas plus philologue que musicien !

La lecture de Schopenhauer lui révéla sa vocation de philosophe et la rencontre de Wagner, qui avait alors cinquante-deux ans (l'âge qu'aurait eu son père s'il avait vécu), lui donna l'illusion qu'il avait trouvé son Pygmalion. Après une brève expérience de la guerre franco-prussienne (comme infirmier), son premier ouvrage publié, *La Naissance de la tragédie*, qui participe de la « wagnéromanie⁶ » ambiante et plaide pour « un avenir dionysien de la musique⁷ », eut pour effet de le brouiller avec le milieu des philologues, sans pour autant le « lancer » auprès des wagnériens.

La Naissance de la tragédie posait cependant la première « idée » fondamentale de Nietzsche : l'opposition des catégories de l'apollinien et du dionysiaque. Apollon y est le dieu solaire, celui des belles apparences idéalisées aux contours précis et bien individuels, le dieu de la mesure et du rêve. Il est

la source des arts plastiques. De son côté, Dionysos est le dieu de la démesure, de l'ivresse sexuelle et orgiastique, un dieu plein d'énergie qui ne cesse de transgresser les limites, ce qui le conduisit à toujours rompre les formes. Il est à l'origine de la musique et des arts non plastiques. D'après Nietzsche, tous les chefs-d'œuvre du génie grec – il pense avant tout à la tragédie attique – résulteraient du combat et de l'alliance amoureuse entre ces deux tendances contradictoires. Plus fondamentalement, cette opposition renvoie aux deux « pulsions » qui « jaillissent de la nature elle-même, sans la médiation de l'artiste⁸ ». Un texte tardif (printemps 1888) précise d'ailleurs le sens de cette opposition cardinale : « Par dionysiaque est exprimé un élan vers l'unité, une sortie hors de la personne, du quotidien, de la société, de la réalité, pardessus l'abîme de ce qui passe [...], la grande participation panthéiste à la joie et à la douleur, qui approuve et qui sanctifie même les aspects les plus terribles et les plus énigmatiques de la vie⁹. »

Bref, le dionysiaque est la catégorie originale, par laquelle s'affirment « l'éternelle volonté d'engendrer, de produire et de reproduire » et « le sentiment de l'unité nécessaire de la création et de la destruction¹⁰ ». L'apollinien surgit de ce substrat dionysiaque comme l'expression complémentaire et antagoniste d'un autre élan vers « un être pour soi accompli, une "individualité" caractérisée, vers tout ce qui rend unique¹¹. »

Le polémiste errant

Avec ses *Considérations intempêtes*, Nietzsche tenta de reprendre sur un autre plan la polémique : la culture ne serait pas menacée que de l'extérieur, comme l'ont révélé la guerre franco-prussienne puis la Commune, mais aussi, et surtout, de l'intérieur par les « philistins de la culture », ces savants coupés de la vie et malades de leur « historicisme ». Peine perdue, ces imprécations enfiévrées passèrent inaperçues. Sa santé allait se dégradant : il souffrait très régulièrement de nausées, de vomissements et demeurait parfois des journées entières dans une cécité complète. Aussi dut-il prendre de fréquents congés, puis renoncer à enseigner. L'Université, bonne fée, lui octroya une petite pension. Commença alors pour Nietzsche une vie « d'errance perpétuelle¹² », constamment à

la recherche d'un climat sous lequel il souffrirait moins. Entre Gênes, Venise, Nice et la Haute-Engadine, d'hôtels de troisième catégorie en villégiatures de repos, publiant, le plus souvent à compte d'auteur, des ouvrages qui ne se vendaient pas, cet « animal supplicié » déclarait à l'idéalisme une « guerre sans poudre et sans fumée, sans gesticulations martiales, sans *pathos* ». L'hiver 1880 fut l'un des pires de sa vie, véritable « trou noir dans son existence ». Il était au bord du suicide. Mais il s'en sortit.

Aurore (1881) fut le signe de cette renaissance, que suivirent *Le Gai Savoir* (1882), avec le thème de la mort de Dieu, et *Ainsi parla Zarathoustra* (1884), grand poème philosophique, sorte de contre-Evangile, « symphonie¹³ » annonciatrice des temps nouveaux et de l'arrivée du surhomme. C'est pendant cette période qu'il fit « l'expérience » de la révélation de la doctrine de l'éternel retour. Elle serait « venue à lui » le 26 août 1881 dans une sorte d'illumination de type mystique, « 6000 pieds au-dessus de l'homme et du temps¹⁴ ». C'est ce Nietzsche-là qui rencontrait, en 1882, Lou Salomé, une « jeune Russe » en laquelle il espéra un temps trouver le repos du guerrier.

« Je suis de ces machines qui peuvent exploser »

Le fiasco de l'aventure avec Salomé le laissa douloureusement blessé : « Je ne comprends plus du tout à quoi bon vivre, ne fût-ce que six mois de plus. Tout est ennuyeux, douloureux, dégoûtant ! » (à Overbeck, 24 mars 1883). Tout retour vers l'humanité, depuis cette « détresse inégalée », s'avérait impossible. Restait l'œuvre à écrire, la radicalisation d'une pensée déjà radicale. Aux thèmes du surhomme et de l'éternel retour vint s'agréger celui de la volonté de puissance. Nietzsche voulut faire éclater tout ce qu'il y a en l'homme de haine de soi et de ressentiment. Il était de plus en plus clair et, en même temps, de plus en plus à la limite : « Je suis de ces machines qui peuvent exploser » (à Peter Gast, 1881). Cet élan déboucha ainsi sur ses œuvres critiques les plus articulées et les plus construites, comme *Par-delà bien et mal* ou *Généalogie de la morale*. On y trouve les remarques les plus lucides – Nietzsche s'y montre l'un des premiers intellectuels allemands à tenir le « nationalisme » et l'antisémitisme pour des maladies et des symptômes de faiblesse. Mais il composait en même temps des textes plus exaltés, signés « l'Antéchrist », « Dionysos » ou « Crucifié ».

NOTIONS ASSOCIÉES : L'ART – LA CULTURE – L'HISTOIRE –
L'EXISTENCE ET LE TEMPS – LE BONHEUR



Lou Andreas-Salomé, Paul Rée et Friedrich Nietzsche, photographie prise en mai 1882 (atelier Jules Bonnet, Lucerne, Suisse) et arrangée selon les indications de Nietzsche.

Les valeurs n'existent que par la force de l'inertie ou de l'habitude

Après l'effondrement final à Turin, il n'était plus qu'un homme réduit au silence, un « fou » si l'on veut, vivant le reste de son âge auprès de sa mère. Mort avant d'être mort, celui qui avait vécu un peu trop intensément avec lui-même ? Peut-être, mais, d'après de multiples témoignages, cette âme éteinte, ce Dionysos déchu, continua à jouer du piano... « Sans la musique, la vie serait une erreur¹⁵ » !

Les styles de Nietzsche

Mes écrits sont très bien défendus¹⁶. Ils le sont d'autant mieux qu'il n'est pas un philosophe comme les autres et qu'il ne fut jamais question pour lui de jouer le jeu de l'argumentation rationnelle : « Les choses honnêtes, comme les honnêtes gens, n'exhibent pas de cette façon leurs raisons. Il est malséant de montrer les cinq doigts en même temps. Ce qu'il faut démontrer ne vaut pas grand-chose¹⁷. » Nietzsche ne pouvait pas écrire en feignant une objectivité froide et impersonnelle. Il voyait dans l'apparition de la dialectique socratique, autrement dit de l'argumentation rationnelle, un « symbole de

dégénérescence¹⁸ », un puissant poison qui avait définitivement altéré le « goût des Grecs¹⁹ ». Il tenait les « ratiocinations arachnéennes d'anachorète [...] à la manière de Spinoza » pour un manque de vitalité et décelait dans les arguties et les contorsions de Kant, « le grand Chinois de Königsberg²⁰ », l'expression même de la « niaiserie allemande²¹ ».

Si le style de Nietzsche n'est pas argumentatif, il n'a cependant rien d'irrationnel. Ses aphorismes, ses pointes et ses traits d'esprit exigent « cet art des sous-entendus, cette agilité à saisir au propre et au figuré, ce doigté pour les nuances²² » dont il demande à ses lecteurs de faire preuve. Parce que la pensée se doit d'engendrer des idées, d'agir sur celui qui la lit, celle de Nietzsche produit des « idées de l'espèce qui produit des idées²³ ». Le philosophe « au marteau » exhorte son lecteur à la patience, d'où l'apologie de la rumination : « Un aphorisme, frappé et fondu avec probité, n'est pas encore "déchiffré" sitôt lu ; au contraire, c'est alors seulement que doit commencer son interprétation, qui nécessite un art de l'interprétation²⁴. » C'est en cela que consiste d'ailleurs la vertu du philologue : « La phi-

logie, à une époque où on lit trop, est l'art d'apprendre et d'enseigner à lire. Seul le philologue lit lentement et médite une demi-heure sur six lignes. Ce n'est pas le résultat obtenu, c'est cette sienne habitude qui fait son mérite²⁵. »

La méthode nietzschéenne

Outre les philosophes, qui ont pris le masque de la recherche de la vérité ou du bien pour se faire les imprécateurs de la vie, le christianisme – « ce platonisme pour le peuple²⁶ » – et, plus généralement, les religions et les castes sacerdotales qui en forment le clergé sont dans le collimateur de Nietzsche, la critique de la religion complétant celle de la métaphysique. Nietzsche opère un changement radical de perspective : de la question de la vérité à celle de la valeur de la vérité. Question de morale donc, mais en un sens nouveau : « J'appelle "morale" un système de jugements de valeur qui est en relation avec les conditions d'existence²⁷. »

La méthode consistera dès lors à dévoiler l'origine et la genèse véritable, bref à faire la généalogie des valeurs dissimulées sous le paravent des manières de dire des philosophes, des prédicateurs ou des prophètes. La généalogie comme méthode est indissociable de cette conception « perspectiviste » de la vérité : « La vérité est ce type d'erreur sans laquelle une certaine espèce d'êtres vivants ne saurait vivre. Ce qu'est la valeur, du point de la vie, décide en dernier ressort²⁸. » D'où la nécessité d'interroger la valeur de ces valeurs et d'envisager la morale que professent un philosophe, une religion ou un peuple « comme symptôme, comme masque, comme tartuferie, comme maladie, comme malentendu ; mais aussi [...] comme cause, comme remède, comme stimulant, comme poison²⁹ ». Mais pourquoi donc en finir avec les anciennes valeurs ?

La réponse est simple : la plupart des systèmes moraux, s'ils ont pu un temps exprimer le besoin de conservation de ceux qui les ont institués, se sont retournés contre la vie. Les valeurs, étiolées, n'existent plus que par la force de l'inertie ou de l'habitude. Nietzsche appelle « nihilisme » cette maladie incubée par l'humanité, qui consiste dans la dévalorisation de toutes les valeurs posées comme supérieures. Le terme qualifie même l'essence de la modernité : « Nihilisme : la cible manque ; la réponse au "pourquoi" fait défaut. Qu'est-ce que le nihilisme ? – Que les valeurs les plus élevées se dévaluent³⁰ ? » La ruine de tout ce qui, au-delà du monde, pouvait contribuer à fonder ou à légitimer les valeurs éclaire sous

son vrai jour le mot fameux – « Dieu est mort³¹ » – qu'il ne faut pas prendre pour une simple proclamation d'athéisme, ni réduire à une profession de foi d'antichristianisme, même si est essentiellement visé ce Dieu chrétien qui « a perdu tout crédit³² ». Il vaudrait mieux parler *des nihilismes*, tant il est vrai que Nietzsche en voit en tout azimut les manifestations, distinguant même entre un nihilisme passif, signe de faiblesse, de régression, dans lequel fermente l'esprit de ressentiment, le vouloir mourir, et qui débouche sur le déchaînement de tous les instincts de violence et d'ignorance – ce nihilisme qui étend son règne aujourd'hui « si bien que les différentes valeurs se font la guerre » –, et un nihilisme actif, « signe de force³³ » caractérisé par la « gaieté d'esprit » et par « la puissance accrue de l'esprit³⁴ ».

La vie comme volonté de puissance

Qui pose les valeurs ? La vie. Mais en quel sens ? « La vie, qui est pour nous la forme la mieux connue de l'être, est spécifiquement la volonté d'accumuler de la force [...]. La vie [...] tend à la sensation d'un maximum de puissance ; elle est essentiellement l'effort vers plus de puissance ; sa réalité la plus profonde, la plus intime, c'est le vouloir³⁵. » Dans la lignée de la tradition métaphysique allemande qui, de Leibniz à Schopenhauer en passant par Schelling, faisait des notions de force et de volonté l'essence même du réel, Nietzsche soutient que le fond ultime de la réalité est volonté de puissance³⁶.

L'expression « volonté de puissance » a occasionné de nombreux contresens. On la rendrait peut-être mieux en français par

« vouloir en vue de la puissance ». Elle n'apparaît qu'à partir du *Zarathoustra* (1884), notamment lorsque ce dernier s'entend chuchoter que le « secret de la vie est volonté de puissance³⁷ ». L'expression est d'autant plus équivoque que Nietzsche soutient que, à strictement parler, la volonté, comme faculté d'un sujet, n'existe pas ! Il faut donc écarter le préjugé qui fait de la volonté de puissance un simple appétit de pouvoir. La puissance n'est pas davantage l'objet de la volonté que cette dernière n'est d'ailleurs un « sujet » voulant la puissance.

En fait, la volonté de puissance n'est ni une, ni même consciente, mais multiple et sourde, elle est essentiellement réflexive, tournée vers elle-même. A travers la puissance, c'est la volonté, comme ensemble hiérarchisé de forces et de pulsions différenciées, qui se veut elle-même. La volonté de puissance désigne un processus dans lequel la volonté, simple nom pour désigner un agrégat ou un complexe de forces, tend à son augmentation et à son intensification à travers l'acquisition de *toujours davantage* de puissance.

La doctrine du surhomme n'était pas autre chose que la figure que l'homme, malade de lui-même, devait se donner comme but pour se dépasser. Restait à expliquer le lien entre la volonté de puissance et l'étrange doctrine de l'éternel retour du même. On ne saurait minimiser l'originalité de cette doctrine en y voyant la reprise d'un thème classique chez les Anciens, et ce d'autant plus qu'il ne se trouve « ni en Grèce, ni en Orient, si ce n'est d'une manière parcellaire et incertaine, [et] dans un tout autre sens³⁸ ». Elle est formulée pour la première fois au § 341 du *Gai Savoir* intitulé « Le poids le plus lourd », sous la forme de la parole d'une sorte de « démon intérieur » : « Cette vie,

telle que tu la vis maintenant et que tu l'as vécue, il te faudra la vivre encore une fois et d'innombrables fois [...] ». Cette idée du « cycle absolu et indéfiniment répété de toutes choses³⁹ » est d'abord une pensée désespérante. Pourtant elle doit transformer celui qui vit « sous son empire » en quelqu'un qui témoigne d'autant plus « de bienveillance [envers lui-même] et envers la vie » qu'il sait que, quoi qu'il veuille ou fasse, il lui faudra le vouloir ou le faire de telle manière qu'il puisse en désirer le retour éternel. Sorte d'impératif catégorique de la morale nietzschéenne, il n'invite pas à sortir du temps mais à donner à la vie de chacun, et à son présent propre, toute son intensité, toute sa richesse et toute sa plénitude. Là est le point culminant de tout vouloir : « *Imprimer au devenir la marque de l'être – telle est la plus haute volonté de puissance*⁴⁰. »

Jean Montenot

1. *Humain trop humain*, dans *Œuvres philosophiques complètes*, III, Gallimard. 2. *Nietzsche contre Wagner*, *Œ. c.*, VIII. 3. *Écrits autobiographiques*, PUF. 4. *Œuvre Homo*, *Œ. c.*, VIII. 5. *Œuvres philosophiques complètes*, III. 6. *Œuvre Homo*, *Œ. c.*, VIII. 7. *Ibid.* 8. *Ibid.* 9. *Fragments posthumes*, *Œ. c.*, XIV. 10. *Ibid.* 11. *Ibid.* 12. *Correspondance*, III (4 juillet 1877). 13. *Lettre à Kösteritz*, 2 avril 1883. 14. *Œuvre Homo*, *Œ. c.*, VIII. 15. *Crépuscule des idoles*, *Œ. c.*, VIII et *Lettre à P. Gast*, 15 janvier 1888. 16. *Crépuscule des idoles*, *Œ. c.*, VIII. 17. *Fragments posthumes*, *Œ. c.*, XII. 17. *Crépuscule des idoles*, *Œ. c.*, VIII. 18. *Ibid.* 19. *Ibid.* 20. *Par-delà bien et mal*, V^e section, GF/Flammarion. 21. *Ibid.* 22. *Œuvre Homo*, *Œ. c.*, VIII. 23. *Humain trop humain*, *Œ. c.*, III. 24. *Généalogie de la morale*, Introduction, GF/Flammarion. 25. *Fragments posthumes*, *Œ. c.* 26. *Par-delà bien et mal*, Préface. 27. *La Volonté de puissance*, I, II, Gallimard. 28. *Fragments posthumes*, *Œ. c.*, XI. 29. *Généalogie de la morale*, Préface. 30. *Fragments posthumes*, *Œ. c.*, XIII. 31. *Le Gai Savoir*, III ; v. aussi *Humain trop humain*, II ; *Zarathoustra*, IV. 32. *Le Gai Savoir*, GF/Flammarion. 33. *Fragments posthumes*, *Œ. c.*, XIII. 34. *Ibid.* 35. *Volonté de puissance*, I, II. 36. *Fragments posthumes*, *Œ. c.*, XIV. 37. *Zarathoustra*, II. 38. Nietzsche, G. Deleuze, PUF. 39. *Œuvre Homo*. 40. *Volonté de puissance*, I, II.

BIBLIOGRAPHIE

ŒUVRES :

- L'édition de référence de G. Colli et M. Montinari des *Œuvres complètes* est parue chez Gallimard entre 1967 et 1992, en partie reprise (hormis les *Fragments posthumes*) dans la Pléiade. On trouve en collection de poche (Le Livre de poche, Folio et Garnier-Flammarion – avec d'excellentes présentations et annotations de P. Wotling ou de E. Blondel) de nombreuses traductions des principales œuvres de Nietzsche.
- **BIOGRAPHIE :**
- *Nietzsche*, Curt Paul Janz, Gallimard, 1984-1985, 3 vol.
- *Nietzsche, biographie d'une*

- pensée*, Rüdiger Safranski, trad. Nicole Casanova, Actes Sud, 2000.
- *Regards sur Nietzsche*, Henri Guillemin, Seuil, 1991.
- **SUR NIETZSCHE :**
- *Introduction à Nietzsche*, Gianni Vattimo, trad. F. Zanussi, De Boeck, 1991.
- *Comprendre Nietzsche*, Jean Lefranc, Armand Colin/Cursus, 2005.
- *Nietzsche*, Yannis Constantinidès, Hachette/Prismes, 2001.
- La traduction de Nietzsche, en deux volumes, par Martin Heidegger (Gallimard, 1961) n'est pas de lecture facile. Les cours *Achèvement de la*

- métaphysique et poésie* (Gallimard, 2005) et *Qu'appelle-t-on penser ?* (PUF, 1959) sont plus accessibles. Les deux conférences intitulées « Qui est le Zarathoustra de Nietzsche ? » (parue dans *Essais et conférences*) et « Le mot de Nietzsche "Dieu est mort" » (parue dans *Chemins qui ne mènent nulle part*) sont remarquables par leur clarté et leur profondeur d'analyse.
- *Nietzsche et la philosophie*, Gilles Deleuze, PUF/Quadrige, 1962.
- *Nietzsche, philosophie de l'éternel retour du même*, Karl Löwith, Calmann-Lévy, 1994.

- *Nietzsche, essai de mythologie*, Ernst Bertram, Le Félin 1990.
- *Nietzsche et la musique*, Georges Liébert, PUF/Quadrige, 2000.
- *Lectures de Nietzsche*, collectif, Le Livre de poche, 2000.
- **ESSAIS :**
- *Nietzsche : Ainsi parla Zarathoustra. Volonté, vérité, puissance (9 chapitres du livre II)*, François Guéry, Ellipses, 1999.
- *La Religion de Nietzsche*, Philippe Gaudin, Les Editions de l'Atelier, 2008.
- *La Philosophie de l'esprit libre*, Patrick Wotling, Flammarion/Champs, 2008.